

Interview de Dorothy Wallace

(Interviewer) Donc, pour commencer, j'aimerais vous demander quelle est votre relation ou votre intérêt avec l'histoire et les histoires familiales ?

(Dorothy) Aller à l'école, c'était ma matière préférée. Et j'ai été élevé dans une famille où ma mère est arrivée à l'époque où l'école n'était pas importante dans le pays pour la communauté noire. Donc ma mère ne pouvait ni lire ni écrire, mais elle avait un souvenir fantastique et c'est pourquoi je sens que j'ai été béni de sa mémoire. Mes autres frères et sœurs diront : je ne sais pas comment vous pouvez vous souvenir de tout ça, je ne peux pas, et c'est drôle que je me souviens de l'époque comme. Je ne me souviens pas trop de mon père parce qu'il était un vétéran de la Première Guerre mondiale et il est mort quand j'avais 8 ans. Juste des morceaux. Mais ma rue, les gens qui étaient autour de moi, où je suis allé, comment je suis allé, ils sont tout aussi vifs que si je marchais dans ces rues comme je suis né dans la rue Degge, j'étais sur l'avenue Campbell. J'étais sur rue Park et je me souviens encore aujourd'hui des voisins, de qui ils étaient, de ce qu'ils faisaient.

(Interviewer) C'est vraiment incroyable, vous savez, et c'est en quelque sorte que l'histoire orale partagée est une grande chose dans l'histoire et la culture des Noirs, vous savez, et c'est incroyable que vous puissiez soutenir cela.

(Dorothy) Et quand je suis allé à l'école pour la première fois avant que nous déménagions dans la rue Wellington, j'étais l'un des cinq enfants noirs qui étaient à l'école Victor Lauriston et nous avons dû quitter la rue Degge parce que ma mère ne pouvait pas se permettre le charbon et le bois à garder et il lui restait sept enfants. Donc naturellement, elle devait aller au travail et elle était une domestique et donc pour moi que nous venions juste sur la voie ferrée, mais c'était comme venir dans la rue où je vis encore aujourd'hui. Pour moi, c'était que je venais dans un autre monde et pourtant, chaque dimanche, je marchais sur les voies ferrées et je venais à l'église. J'étais à l'église épiscopale méthodiste britannique, à la première église Victoria, à l'église méthodiste du Canada, j'ai participé à l'église et cela m'a fait sortir de cet endroit que j'avais toujours connu dans la rue Degge. Et les gens que je veux dire c'était tout mon monde. Pour que vous puissiez reprendre votre vie en main, mais les gens qui nous entourent ont fait de même dans la rue Wellington. Et j'ai été dans la rue Wellington toute ma vie maintenant et j'ai 80 ans et maintenant je suis marié depuis 62 ans et je vis juste dans cette communauté. Et cette communauté fait partie de moi et j'en fais partie. Et quand vous êtes dans cette communauté, il n'y a rien de tel que moi. Il y a nous.

(Interviewer) Parce que vous êtes un groupe, oui. Intéressant, c'est la communauté. D'après ce que je comprends, vous connaissez un principe fondamental de l'histoire des Noirs.

(Dorothy) Oui.

(Interviewer) Donc, juste pour parler de quelques histoires, nous parlons un peu du chemin de fer clandestin dans notre exposition. Et je suis curieux de savoir où vous en avez entendu parler pour la première fois, si on vous l'a jamais enseigné à l'école, où vous l'avez fait et comment vous le voyez présenté ces jours-ci.

(Dorothy) J'ai découvert à quel point nous étions chanceux grâce aux enseignants blancs et au système. Et tout ce que nous savions, c'était cet homme nommé John Brown et la chance que nous avons de vivre dans l'église où il est allé, nous avons vu le corps de John Brown gisant dans sa tombe et c'était tout. J'en savais un peu sur ma propre histoire à cause de ma mère et, ah, quand j'étais enfant, j'avais parfois des bagarres, des bagarres pour le mot N et ma première expérience avec ma mère comme ça j'étais appelé le mot N et je me défendais. Oui et tout le monde dans cette communauté savait si j'étais en difficulté au moment où je passais d'un coin à l'autre. Tout le monde savait ce que je faisais, comment je faisais. Et je rentre à la maison et ma mère m'attend. Et elle, je lui ai dit ce qui s'est passé et elle continue à me dire quelle partie de moi voulez-vous parce que je suis les deux et à partir de ce moment-là, puis on m'a dit pourquoi elle était les deux et pourquoi je devais être meilleur et reconnaître plus que ce que je faisais.

(Interviewer) Quel âge aviez-vous ?

(Dorothy) Je dirais que j'avais environ 10 ou 11 ans ?

(Interviewer) Vous avez entendu ça ?

(Dorothy) Oh oui. Lorsque je suis allé à Parc Victoria, ici, c'était très courant parce que d'autres enfants arrivaient sans avoir les connaissances comme ils sont de l'autre côté de la voie ferrée et nous de ce côté-ci. Cela a toujours été le cas. Nous sommes toujours de l'autre côté de la voie et cela me fait mal. Mais je sais aussi que c'est une chose assez intelligente pour ce que nos ancêtres ont fait en étant dans une communauté où il y avait des traces qui allaient partout. Pourquoi on nous a enseigné, on nous a appris où les Chemins de fer nationaux du Canada allait nous emmener, ils courait dans cette direction. C'était parce que nous étions, nous ne savions pas combien de temps... dans le jour où ils ne savaient pas combien de temps cela allait durer. Et si vous nous regardez et nous sommes toujours près de l'eau et toujours en haut.

(Interviewer) Pour la protection ?

(Dorothy) Et je le regarde, ça me rend fou en me disant que je suis de l'autre côté de la piste, je suis prêt à te combattre. Mais maintenant que je regarde, c'était une chose intelligente, si quelque chose tournait mal, vous partiez d'ici. Donc, vous ne couriez pas pour l'atteindre. Je vois donc les choses différemment. C'est donc là que j'ai découvert mon patrimoine dans cette ville.

(Interviewer) Est-ce que ces sentiments ont évolué depuis ? Ont-ils changé avec le développement de la communauté ?

(Dorothy) Non. Chatham est toujours très conservateur et il a encore cette stigmatisation de l'endroit où je vais. Je continue de penser qu'après la proclamation, vous auriez pensé que les portes étaient ouvertes. Oui, les portes sont ouvertes, mais c'est comme ça qu'on est reçu quand on y va. Et cela existe toujours et dans cette petite communauté. Mais quand cela m'arrive, je fais savoir aux propriétaires ce qui se passe et je leur dis que c'est mal, que je ne reviendrai pas et que je n'enverrai plus personne avec qui je travaille ici.

(Interviewer) C'est incroyable et vous savez qu'une partie de cet exercice est et une partie de cette conversation est de faire connaître ces histoires, l'expérience vécue et de la présenter aux gens dans une exposition. Les enfants seront un grand public avec cette exposition et je suis curieux de savoir ce que vous pourriez dire à un enfant qui pourrait vivre des choses comme ça ?

(Dorothy) N'ayez pas peur. La peur, la peur semble être automatiquement dans l'ADN humain ou ce dont nous sommes faits. Mais quand quelqu'un vous appelle un nom, vous voulez naturellement réagir et après 80 ans d'être dans cette peau, j'en suis venu à la conclusion que ce n'est pas mon problème que votre mère, votre père ou votre grand-mère et votre grand-père aient eu cette peur et ont pris cette peur qu'ils avaient et vous l'ont donnée et que d'une manière ou d'une autre vous sentez que cela vous donne le droit et le privilège de l'utiliser contre un autre être humain, un autre enfant, qui ne vous a rien fait, quelle est la peur ? Et pour moi de dire à ma race ou aux enfants noirs, ce n'est pas votre problème. Laissez tomber. N'essayez pas de régler le problème. Vous pouvez vous adresser à quelqu'un maintenant qui peut le régler. Ne sois pas comme je l'étais et va te battre.

(Dorothy) Et puis penser que vous avez gagné, puis rentrer chez vous et puis vous obtenez une arme, tout cela à cause d'un mot négatif. Ils pensent que cela leur donne du pouvoir. Et dès que vous donnez votre pouvoir à quelqu'un, il vous gagne. Si vous, je sais que c'est dur de partir, ce n'est pas bien, mais ce n'est pas votre problème, vous ne sortez pas les ordures des autres. Alors, ne le prenez pas et ne l'emportez pas avec vous.

(Interviewer) C'est un sentiment incroyable, vous savez, je suis sûr que certains enfants utiliseront cela dans leur vie quotidienne et ils sont probablement autour de l'âge que vous avez appris au sujet de votre patrimoine et je veux dire que ce sera bénéfique pour eux.

(Dorothy) J'adorais regarder mon frère jouer au hockey. Et mon frère est un entraîneur de hockey bien connu, comme il a joué sur les Maroons de Chatham, qui sont principalement des Blancs.

(Interviewer) J'ai entendu parler de lui par Deirdre.

(Dorothy) Je ne pouvais pas y aller, tout d'abord nous n'avions pas d'argent, c'est la première chose. Et deuxièmement, je vois quelqu'un appeler mon frère le mot N et il a

été utilisé ou Herbie qui était son meilleur ami qui était japonais et d'entendre leurs histoires et je ne pouvais pas faire partie de ce sport, cette activité qu'il prenait parce que je ne pouvais pas, il ne pouvait pas être sur la glace et se battre pour une rondelle et s'inquiéter de sa sœur dans la tribune, causant presque vous savez un peu de drame là-haut. C'était donc mieux que je reste loin de cela, mais cela me fait mal jusqu'à ce jour quand j'entends l'histoire de mon frère et que nous sommes très proches. Mais je n'y ai pas participé, je n'en ai aucune connaissance à cause du système dans lequel nous étions à l'époque et vous parlez de la fin des années 50 et 60.

(Interviewer) C'est vrai et c'est tellement difficile, vous êtes exclu d'un espace parce que vous ne pouvez pas supporter d'être témoin des difficultés contre quelqu'un d'autre. C'est vraiment difficile et vous savez, ces épreuves, ces histoires, nous essayons de les présenter dans des musées comme celui-ci ici et le musée de Pickering et nous pensons à des histoires qui n'ont peut-être pas été racontées. Les histoires qui ne sont pas régulièrement racontées devraient l'être et je suis curieux de savoir si vous avez des histoires moyennes, des histoires que le Canadien moyen devrait connaître sur l'histoire des Noirs et peut-être ses anecdotes, peut-être ses propres histoires. Vous avez quelque chose d'important ?

(Dorothy) Parce que mon père était un soldat et parce que la plupart des soldats qui étaient autour de moi étaient de la Première Guerre mondiale, puis après la Seconde Guerre mondiale, donc tout cela est, je suis très, très, partiel aussi. Et je pense que surtout les plus âgés quand ils me parlaient, ils disaient toujours que maintenant vous êtes quelqu'un que nous sommes allés à la guerre, parce que nous pensions que c'était la bonne chose à faire pour protéger tout le monde, puis parler à certains des anciens combattants de la Seconde Guerre mondiale, c'est une histoire différente. Dans l'ensemble, beaucoup d'entre eux ont été mieux traités à l'étranger qu'à leur retour. Beaucoup d'entre eux se demandaient pourquoi ils étaient revenus. Une partie de mon cœur vit comme ça. Mais pour moi et pour l'histoire que je ne voudrais pas seulement parce que je-pour les filles parce que les garçons, ils ont leurs héros dans le sport sur la scène sportive.

(Dorothy) Mais je veux que les petites filles noires sachent que nous avons aussi des héros dont je n'avais jamais entendu parler avant d'avoir 65 ans, presque 70 ans. Et cette histoire est Sophia Jones. Sophia Jones est née ici dans la ville de Chatham, son père est né esclave, mais son père les a fait sortir. Il a dû les payer. Mais il les a fait sortir. Et quand son grand-père a fait sortir son père, il leur a donné une éducation en Ohio. Son père est venu ici après avoir reçu son éducation et il a élevé ses enfants ici dans la ville de Chatham. Sophia avait ce temps, les femmes, comme vous le savez, elles ne pensaient pas que les filles pouvaient faire quoi que ce soit. Mais Sophia a toujours voulu être médecin. Donc, Sophia est allée à Toronto et a obtenu son diplôme en sciences infirmières, elle est revenue, elle a enseigné dans les écoles, la plupart des gens dans cette communauté vous avez des gens qui sont enseignants, directeurs, ils travaillent dans cette communauté, ils restent dans cette communauté. Ils ne sont pas

venus. Ils étaient là. C'est comme ça que nous sommes. Donc, Sophia est restée et a fait un peu d'enseignement, elle va voir son père et dit à son père, je veux toujours devenir médecin. Elle a donc quitté la ville de Chatham. Elle est née ici ; elle est partie d'ici et est allée au Michigan. Elle est le premier médecin noir du Michigan. Elle n'est pas connue pour mettre sur pied certains des meilleurs programmes qui existent aux États-Unis dans les écoles de Spelman des infirmières et elle était à l'avant-garde. Et je pense, une fille de Chatham et je pense Wow. Cela m'aurait donné, je pense, un peu plus de fierté que de toujours penser que j'allais être dans un domaine de travail, où j'allais toujours devoir faire quelque chose pour quelqu'un. Vous aviez l'intention d'aller dans cette direction. Toujours aller chercher ou donner. Et je ne pouvais pas me voir de cette façon et donc je regarde souvent en arrière et pense à Sophia qui pourrait avoir, vous savez, me donner de l'inspiration pour dire, vous savez que vous pouvez, vous pouvez.

(Dorothy) Où j'ai abandonné. Il se trouve que j'étais dans une école secondaire où je devais entendre le mot N directement de l'enseignant. Et j'étais en 9e année et je sentais que je ne pouvais pas être là. Alors, je suis sortie très jeune, je me suis mariée jeune et j'étais une mère au foyer et j'ai aidé mon mari était directeur de laboratoire, donc dans cette ville de Chatham ici.

(Interviewer) Et pensez-vous que si vous aviez Sophia quand vous étiez plus jeune, votre vie aurait peut-être été différente ? Et peut-être l'auriez-vous fait ?

(Dorothy) J'ai parfois l'impression que je suis tellement lié à la collectivité, qu'il faudrait que ce soit quelque chose dans la collectivité.

(Interviewer) Je pense que quand j'étais petite, j'étais seulement un petit corps occupé. Si je n'étais pas chez Mme. Weavers dans deux jours ils nous appelaient en disant est Dorothy est malade ? Parce qu'apparemment j'étais un petit enfant malade. À l'époque, brûler le charbon, brûler le bois, donc j'étais un petit enfant malade et je veux dire dans les [Boswells ?] dans les Henderson, j'étais juste – j'étais l'enfant de tout le monde sauf les mères je suppose. C'est le genre d'éducation que j'ai reçue, mais c'est la détermination de ma mère. Je regarde ma mère maintenant et je ne sais pas avec neuf enfants, trois étaient partis quand mon père était mort et pour nous élever et elle ne s'est jamais remariée. Elle serait-ce que vous diriez une domestique pour les gens qui ont de l'argent, de la richesse et donc avec cette richesse, il y a des gens qui travaillent pour les riches parfois des choses qui se répercutent. Donc, je n'ai jamais su à quel point nous étions pauvres jusqu'à ce que je repense aux choses maintenant, mais je me dis, je ne peux pas l'être, nous n'étions pas trop pauvres parce que les choses qu'ils jetaient nous sont venues. Je portais des bottes en peau de castor et j'ai dû les remplir de papier journal parce que mon pied était trop petit, mais j'avais des bottes en peau de castor à porter. Donc, certains des inconvénients d'être une atmosphère domestique ne vous font pas vous sentir si pauvre.

(Interviewer) Mais ce n'était pas le reflet de ton style de vie ?

(Dorothy) Oui.

(Interviewer) En fait, ce n'était pas vos vêtements, c'était ceux de quelqu'un d'autre.

(Dorothy) Des robes et des choses qu'ils jetaient et que ma mère pensait pouvoir utiliser.

(Interviewer) Wow ! C'est incroyable.

(Dorothy) Je parle des rideaux qui pendaient chez ma maison, qui pendaient chez leur maison. Donc, les retombées viennent de là. Comme je l'ai dit, j'ai vraiment admiré ma mère et la façon dont elle nous a élevés, comment elle nous a élevés était vous êtes responsable de vos propres actions et il y a un prix que vous allez payer et vous pourriez aussi bien le reconnaître au début parce que si vous ne le faites pas ça va seulement empirer plus tard. Et c'est ainsi que nous avons été élevés.

(Interviewer) C'est un très bon sentiment.

(Dorothy) Quand j'ai eu des enfants, une de ses choses, le conseil qu'elle m'a donné était de rester à la maison et de profiter de vos enfants.

(Interviewer) C'est super. Il semble aussi que vous ayez eu des enfants en dehors de vous. Lorsque vous êtes dans la collectivité, vous parlez à tout le monde et il semble que vous ayez été un système de soutien. Même en te regardant interagir avec Michelle, il y a tellement d'amour.

(Dorothy) Tout le monde est lié dans cette région d'une façon ou d'une autre et parce que nous avons la forêt de Wilbur, qui était une école, mais qui a été transformée au centre communautaire, après que nous avons été autorisés à aller dans les écoles blanches et que cette communauté a servi tout le monde. Pas seulement les Noirs, surtout les Noirs. Mais je peux honnêtement vous dire que, après la Seconde Guerre mondiale, nous étions des Nations unies avant qu'il y en ait.

(Interviewer) Incroyable.

(Dorothy) Nous avons eu les Japonais, eh bien ils m'ont corrigé parce que je dirais que nous avons un camp de concentration japonais et Samantha dirait Dorothy, vous ne pouvez pas dire camp de concentration japonais, vous devez dire camp d'internement.

(Dorothy) Beaucoup de japonais y ont été internés et à la fin de la guerre, ils sont entrés dans la collectivité. Et puis ils sont restés dans la communauté et ils faisaient partie de la communauté. Et puis les Hollandais ont commencé à venir, puis une fois que les Hollandais ont commencé à venir, ils construisaient leur église et nous, à l'église épiscopale méthodiste britannique au coin de la rue, nous les avons laissés utiliser l'église jusqu'à ce que leur église soit construite. Il s'agissait donc de communiquer avec toutes les différentes personnes qui allaient et venaient dans cette

région. Donc, j'ai toujours dit que nous étions des nations unies avant qu'il n'y en ait une.

(Interviewer) C'est une excellente idée. Je parle de toutes ces races, de tous ces pays et de tous ces groupes au même endroit, vous savez, c'est une représentation plus large de ce que le Canada est maintenant, mais l'histoire des Noirs est tellement différente de beaucoup d'autres histoires. Je suis donc curieux, peut-être personnellement y a-t-il quelque chose dont vous avez du mal à parler lorsque vous parlez de l'histoire des Noirs ?

(Dorothy) Pour moi, l'histoire des Noirs est si unique parce que vous ne pouvez pas raconter cette histoire sans les États-Unis. Les États-Unis ne peuvent pas parler de nous. Vous savez que nous sommes tous liés et puis comme notre mère vous connaissez l'Afrique. Moi-même, je m'inquiète pour la prochaine génération parce qu'ils ne semblent pas avoir de lieu de rencontre et c'est la même chose avec... Je ne peux pas parler des Autochtones, mais ils nous ont dispersés.

(Interviewer) Oui.

(Dorothy) Et ils nous ont divisés. C'est ce que j'espère nous, mais nous sommes divisés et je ne pense pas que la division soit si large qu'elle ne reviendra jamais. Et c'est très difficile pour moi, mais mon but ici est de mettre cette histoire dans les manuels scolaires qui, j'espère, je vivrai assez longtemps dans les deux ou trois prochaines années pour qu'elle le fasse et je veux aussi les adultes blancs, qui ont des enfants qui ont grandi et qui ont épousé des hommes noirs et des femmes noires, comprennent ce mélange. Cela ne s'est pas produit pendant la nuit, cela se passe depuis le début des temps et vous ne devriez pas vraiment tenir cette désinformation qui vous a été dite. Vous devez laisser tomber. Parce que comment vont-ils grandir. Ils ont ce que ma mère dit : « Je suis les deux, maintenant quelle partie de moi voulez-vous aujourd'hui. »

(Interviewer) C'est intéressant.

(Dorothy) J'ai des inquiétudes parce que mes propres petits-enfants sont mélangés et je veux qu'ils soient traités comme tout le monde. Cela ne se produira jamais, mais je veux un terrain plat. Je veux que l'enseignant puisse enseigner à mes arrière-petits-enfants. Mais je veux que n'importe quel enfant qui passe sa porte n'ait pas peur d'y entrer. Je ne veux pas qu'ils aient l'impression que si vous n'êtes pas un joueur de basket-ball ou de baseball et que vous voulez peut-être devenir médecin, je veux que vous ayez la même chose, que vous leur donniez la même chose que vous le feriez pour tout le monde et je ne pense pas que cela se produise en ce moment.

(Interviewer) C'est incroyable. J'ai commencé à penser à la façon dont vous parliez de ce lieu de rencontre, de cet espace, comme si vous aviez cette sorte de communauté. Et je pense au monde moderne et à la technologie et vous savez que les appels téléphoniques ou les groupes Facebook, je trouve que cela peut être un nouveau mode

de rencontre, mais j'étais curieux de savoir ce que vous en pensez par rapport à ce qu'était votre communauté ?

(Dorothy) Je ne pense pas que je pourrais, peut-être parce que je ne suis pas venu à elle et je ne l'ai jamais eu et je ne le fais toujours pas. Je suis meilleur à un contre un, vous me regardez, je vous regarde. Vous pouvez sentir comment je suis, comme je peux sentir comment vous êtes.

(Interviewer) Ouais, ça ne peut pas vraiment.

(Dorothy) Non.

(Interviewer) C'est tellement plus significatif, je suis d'accord. Eh bien, vous savez qu'il y a clairement un va-et-vient avec deux personnes et il y a de l'énergie et l'énergie n'existe pas dans cette communauté.

(Dorothy) Je suis une personne très sensible. Je peux entrer dans une pièce et sentir.

(Interviewer) Oui, et vous pouvez le lire.

(Dorothy) Oui.

(Interviewer) Oui, vous comprenez.

(Dorothy) Et je comprends où et si je me sens « Non, je ne devrais pas être ici ».

(Interviewer) C'est intéressant.

(Dorothy) Et je le ferai avant de partir faire un lien avec cette personne que je sens m'empêcher de le faire. Je rencontrerai leurs yeux, puis je me tournerai et sortirai pour qu'ils sachent pourquoi je ne suis pas là.

(Interviewer) Intéressant... C'est tellement intéressant.

(Dorothy) Oui.

(Interviewer) Cette action constante où vous avez affaire à des gens. Vous vous attaquez aux obstacles potentiels à l'entrée physique dans un espace, c'est-à-dire à cette action, de mon point de vue, c'est très admirable de vous voir faire ces choses et d'entendre parler de ces histoires. Et je pense que peut-être pour certains enfants qui écouterait, peut-être que c'est une bonne qualité à maintenir dans leur vie, vous savez.

(Dorothy) Et quand les enfants arrivent, vous pouvez voir ceux... et c'est surtout les enfants noirs... c'est parce qu'ils n'ont pas entendu les histoires, que leurs parents ne leur en ont pas parlé. Et c'est pourquoi il est si important qu'il entre dans les livres d'histoire.

(Interviewer) Absolument.

(Dorothy) Je dois vous dire que je suis tellement désolée pour certains des plus âgés qui sont partis et qui sont passés et toutes les blessures. Tant de gens souffrent tous à cause de quelqu'un qui se sent, qui leur fait sentir qu'ils ne sont pas assez bons. Et je pense que parfois nous avons jeté l'éponge un peu trop tôt. Je sais, moi-même, je pense que oui. J'ai toujours su que j'étais en retard, mais je veux dire que c'est ridicule, à ce stade de ma vie, que je ne fasse que m'approprier.

(Interviewer) Eh bien, vous semblez si bien connaître votre communauté et il semble que vous vous êtes trouvé, de mon point de vue.

(Dorothy) Oui.

(Interviewer) Vous vous présentez comme vous êtes à l'aise d'être vous-même et à quel moment dans la vie cela est-il arrivé ?

(Dorothy) Je pense que parce que j'étais une mère au foyer et tante Dorothy était là et j'étais toujours à la maison et mon mari a fait une chute et a dû partir. Nous n'avions jamais été séparés avant.

(Interviewer) D'accord.

(Dorothy) Et il a eu une lésion cérébrale et il a été à Londres pendant un moment. Pour la première fois de ma vie, venant d'une famille de neuf personnes, se mariant, ayant des enfants, étant là pour eux, étant là pour lui, je n'ai jamais été seule dans ma vie du tout et puis quand cela est arrivé, disons que c'est là que j'ai trouvé Dorothy.

(Interviewer) Vous devez découvrir qui vous étiez.

(Dorothy) Oui. Et je serai honnête avec vous, quand il, j'ai été seul et que tout le monde dirait : « Elle est dans cette maison toute seule, elle va devoir vendre la maison, emménager et quitter la communauté ? Et aller où ? Où voulez-vous que j'aille ? J'ai été ici toute ma vie, où voulez-vous que j'aille ?

(Interviewer) C'est votre espace que vous connaissez bien.

(Dorothy) Je viens de graviter... Cet endroit était en grave difficulté et j'ai dit « D'accord, je vais y aller, je vais aider », pour une raison quelconque, je suis en service de nettoyage et c'est tout ce que je suis venu faire. Mais quand il était parti et j'ai trouvé Dorothy et je vais vous dire que j'ai trouvé Dorothy, C'est vrai et je suis comme ça. Et personne et je veux dire que personne ne m'éloigne de moi. Si ça m'a pris autant de temps pour y arriver. Et je veux dire même mes frères et sœurs sont stupéfaits de ce que je fais.

(Interviewer) C'est un bon sentiment, il existe chez tout le monde. Il y a des obstacles à se trouver et finalement vous devez vous trouver pour être heureux et c'est une histoire différente pour tout le monde. Mais comme vous, par exemple, c'est quelque chose que les jeunes peuvent aussi regarder. Penser qu'il y a de l'espoir si tu te sens mal à l'aise

avec toi-même. C'est la capacité de devenir heureux et de faire du bon travail comme vous l'êtes.

(Dorothy) J'ai l'impression que pour chaque épreuve et chaque tribulation, quand vous la traversez, oui, vous voyez tous les jours qu'elle ne finira jamais, mais elle le fait. Et je vais vous dire toutes ces bosses et toutes ces cicatrices que j'ai endurées. Je vais vous dire où je suis en ce moment dans ma vie, ces cicatrices et ces coups et ces bosses ont fait de moi qui je suis.

(Interviewer) C'est incroyable. Je veux vous demander, si vous deviez laisser cette conversation avec un sentiment que vous pourriez donner à un Canadien, où qu'il se trouve, quel serait-il ?

(Dorothy) Vous vivez dans un pays pour lequel les hommes se sont battus et sont morts et vous avez laissé leur famille et leur femme et leur vie, pour vous donner la possibilité d'aller de l'avant. Être qui vous voulez être. Vous ne pouvez pas jeter cela et ne pas donner en retour pour ce qui vous a été donné. Vous devez donner quelque part dans votre vie ce qui vous a été donné. Ce n'est qu'un petit moment, mais le sacrifice qu'ils ont fait doit continuer. On ne peut pas le gaspiller et on ne peut pas le prendre et le rendre plus rentable pour soi-même que d'aider quelqu'un en cours de route. Vous devez redonner. Et c'est ce que je dirais.

(Interviewer) C'est incroyable. C'est une pensée incroyable. Tout le monde a une sorte d'opportunité et il semble que vous avez tellement d'expérience et il semble qu'avec cette expérience, donner en retour vous a donné tellement de joie.

(Dorothy) Oui.

(Interviewer) Parce que je sentais que pour ce que la communauté faisait pour nous et qu'ils interféraient avec notre vie, ils étaient seulement là. Et les corrections et la possibilité d'être des enfants, de grandir et de voir comment vous grandissez et comment vous grandissez. Ça ne semble pas beaucoup, mais ça l'est. C'est vraiment, pour moi, si vous parlez à d'autres personnes qui ont vécu dans cette communauté et qui ont quitté cette communauté, ils vous diront, ils donneraient n'importe quoi pour revenir. Mais il se trouve que je suis l'un des chanceux qui sont restés. Et oui, la communauté a définitivement changé. Il n'y a pas autant de Noirs dans cette communauté qu'il y en avait, mais c'est le progrès des choses et le progrès. Et je me suis longtemps demandé ce qui s'était passé et vous savez que la vie est arrivée.

(Interviewer) Toutes ces choses différentes.

(Dorothy) Comme ce fut le cas à Windsor et dans l'industrie automobile, les gens seraient restés ici, mais ils ont dû partir pour leur famille. Chose importante pour ma génération, en tant que les personnes de dock and roll, nous avons dû aller dans la grande ville de Toronto.

(Interviewer) Oui, la grande ville.

(Dorothy) Ainsi, vous pouvez voir comment différentes directions...

(Interviewer) Ces collectivités se construisent à ces endroits, n'est-ce pas ? Oui. Même si ce n'est pas le cas, on peut espérer que cela se poursuivra.

(Dorothy) Il est difficile pour les gens de croire que dans cette ville de Chatham, dans les années 1850, il y avait plus de Noirs ici qu'ailleurs en Ontario. Encore plus grand que Toronto. Toronto recevait surtout les Caraïbes et les gens qui venaient des îles, mais nous étions surtout dans cette région lorsque nous arrivions par le sud. Ma famille venait principalement du Delaware et c'est pourquoi c'était ce qu'elle était. Et ils étaient libres et instruits et ils faisaient tout et tout. Mais c'était la guerre, la guerre civile, donc vous pouviez voir qu'à ce moment-là, elle commençait à décliner et à aller dans une direction différente, parce que beaucoup sont retournés pour aider à se battre, beaucoup sont partis, comme mes oncles et d'autres choses ont quitté le Canada et sont allés au Michigan. Et puis, comme mon père est allé au Michigan, c'est drôle parce que dans ma famille, j'ai trois frères et sœurs américains, ils sont morts et partis maintenant, mais je suis à la maison, je dis à tout le monde que je suis à la maison...

(Interviewer) Chatham, c'est incroyable.

(Dorothy) Juste de l'autre côté de la rue Deggs et c'est drôle comme je sais qui, ma mère est née à la maison, on m'a donné l'information que l'infirmière qui l'a suivie, qui a aidé ma mère était Mme. Patterson. Je me souviens... j'ai toutes ces connaissances.

(Interviewer) Je tiens à dire que vous êtes cette incroyable ressource de connaissances pour Chatham et pour d'autres endroits également, mais vous l'êtes vraiment. Je parlais justement à Deidre, vous allez adorer Dorothy dont elle sait tout, un petit quelque chose sur tout.

(Dorothy) Oui, je pense que oui.

(Interviewer) Et c'est vrai.

(Dorothy) J'ai grandi comme pour mon premier emploi, j'ai pris un ascenseur à l'hôtel William Pitt.

(Interviewer) Incroyable !

(Dorothy) Donc, étant à l'hôtel William Pitt, j'étais au centre des choses.

(Interviewer) Juste pour vous raconter une petite histoire, parce que je n'avais pas mon père, mon père était mort. Et je courais l'ascenseur et parfois comme n'ayant pas de père j'avais des frères plus âgés, mais seulement pour être relié à mon père j'allais à Harrison Hall qui était notre hôtel de ville et j'allais autour du coin et ils auraient sur le mur dans l'hôtel de ville tous les noms des soldats qui ont servi et le nom de mon père étaient là-haut. Et c'était juste « le voilà ». Vous savez que je ne pouvais pas le voir.

(Interviewer) Il est revenu.

(Dorothy) C'est ce que je ferais. Et c'était mon lien avec lui et quand ils ont détruit Harrison Hall et mis en place le centre commercial là-bas...

(Interviewer) Vous avez dû être bouleversée.

(Dorothy) Il meurt à nouveau.

(Interviewer) Oui, on le prend.

(Dorothy) Donc, j'étais très contrarié.

(Interviewer) Oui, je peux imaginer.

(Dorothy) Alors, j'ai dit ce qui est arrivé à ce rouleau qui était sur le mur avec tous les noms de soldats qui ont servi ici et ils m'ont regardé comme si j'étais sur une autre planète.

(Interviewer) Vraiment ?

(Dorothy) Ils enroulent des choses et les mettent quelque part et nous ne savons pas où elles se trouvent. Mais tout dans cette ville pendant que je grandissais, je n'avais pas à passer le pont de la troisième rue, car tous mes besoins étaient satisfaits.

(Interviewer) Tout va bien ici.

(Dorothy) Tous mes besoins ont été satisfaits.

(Interviewer) Dans la communauté, non ?

(Dorothy) Oui, dans la communauté.

(Interviewer) C'est une question de localisation, vous savez, de proximité. On dirait que c'est un peu votre thèse avec toute cette conversation, c'est comme garder les membres de la famille proches et partager des histoires et finalement votre style de vie sera incroyable. Oui, c'est vraiment incroyable. Dorothy, merci beaucoup d'avoir partagé ton histoire.